

Lycée Buffon - Distribution solennelle des prix, faite le 13 juillet 1920

Discours prononcé par M. Georges GENDARME de BEVOTTE, Inspecteur de l'Académie de Paris

Mes Amis,

Je suis confus et gêné de prendre la parole à mon tour : je voudrais me contenter de remercier votre aimable et distingué Proviseur de l'honneur qu'il m'a fait en m'invitant à présider cette cérémonie, et votre éminent professeur, M. Blum, des mâles conseils qu'il vient de vous donner. Mais il faut qu'un président préside, et, en France surtout, on ne préside pas sans discourir.

Avec une éloquence tout imprégnée de l'amour de notre patrie et du juste sentiment de ses besoins actuels et futurs, M. Blum vous a dit les grands devoirs qui s'imposent à vous pour parachever l'œuvre de vos aînés, pour ne pas laisser s'écrouler, à peine élevé, un édifice dont les fondements sont construits avec le sang des héros de la Marne, de l'Yser et de Verdun.

Vous garderez le souvenir des enseignements que vous venez de recevoir et vous les mettrez en pratique, car, de leur réalisation dépend, n'en doutez point, le sort de ce pays, et de ce sort vous êtes comptables envers ceux qui ont donné leur jeunesse, leur avenir, leur vie, alors que l'on ne vous demande à vous que votre intelligence et votre activité.

A ces hauts devoirs auxquels vous venez d'être conviés, permettez-moi d'en ajouter un autre, bien plus modeste, certes ! mais qui, malgré son apparente insignifiance, est à la fois plus utile à rappeler que jamais et plus difficile aussi à pratiquer. Et d'ailleurs, n'y a-t-il pas une façon d'héroïsme dans l'accomplissement régulier des petits devoirs ?

Nous allons donc parler du devoir de courtoisie. C'est, ou plutôt c'était, une vertu bien française, et qui semble en train de disparaître, comme ces vêtements luxueux et gênants d'autrefois s'en sont allés devant la commodité de nos démocratiques vestons. Et certes, je le reconnais, s'il faut venir à une distribution des prix pour voir encore ces robes somptueuses qui ne conviendraient plus guère à la familiarité du professeur assis à son bureau ou circulant dans sa classe, je ne vois guère non plus, devant l'entrée encombrée d'un wagon du métropolitain, un monsieur galant faisant des grâces pour laisser passer devant lui une dame âgée ... ou même jeune.

Hélas ! la courtoisie demande des loisirs et nous sommes effroyablement pressés ! Comment être poli quand la politesse vous fait courir le risque de rester sur le quai du départ ?

Mais franchement, mes amis, au diable le métropolitain, les tramways et les autobus, en dépit de leur incontestable nécessité, s'ils devaient nous faire perdre une qualité qui fut à travers les âges la parure de notre race ! Dans combien de lettres et de mémoires étrangers du XVII^e et du XVIII^e siècle ai-je vu noter comme un des charmes les plus attirants des Français l'aménité de leur accueil, l'affabilité de leurs manières ! Et je ne parle pas seulement de ces gentilhommes dressés au bon ton dans la ruelle d'Arthénice ou de Ninon, qui, en champ clos comme sur les champs de bataille, embellissaient leur bravoure de la grâce de leur attitude et de la courtoisie de leurs gestes. Je ne songe pas seulement à ce souci raffiné de politesse qui portait le Grand Roi lui-même à courber sa grandeur devant toute femme et à soulever son chapeau devant des chambrières. Je vois la foule de ces artisans empressés à ouvrir leurs ateliers à la curiosité de l'étranger, ces gens de campagne offrant l'hospitalité de leurs chaumines à des voyageurs attardés ou égarés ; je songe à ces auberges où, près de l'âtre dont un feu joyeux éclairait de reluisantes rangées de volailles embrochées, se serraient, pour faire place au dernier venu, les hôtes encore tout moulus des heurts de la diligence ou du coche.

Et à une époque où la vie fut souvent dure, cette coquetterie que l'on mettait à s'effacer devant un inconnu, à lui céder le pas, à donner à son ton cette affabilité qui masque parfois si joliment l'indifférence des sentiments, rendait les rapports plus faciles et plus agréables, adoucissait en quelque façon l'âpreté des temps.

C'est cette courtoisie qui nous valut à travers le monde le plus beau de notre réputation. Les autres cherchaient à nous l'emprunter, un peu lourdement et gauchement, à la façon dont le baudet de la fable reproduit les grâces d'un chien de salon. Mais leur gaucherie même était un hommage qu'ils nous rendaient. Leur effort maladroit pour nous imiter contribuait à façonner leurs propres manières, et, par là, nous étions chez les nations étrangères, pour les mœurs et pour les caractères, un élément de culture et de perfectionnement. La civilisation européenne a dû beaucoup à la vieille politesse française.

C'est que la politesse n'est pas un luxe frivole, un colifichet dont peuvent seuls se parer un oisif et un galantin. Sans être elle-même une grande vertu, elle donne aux autres vertus leur prix véritable, et, sans elle, le mérite tout nu serait odieux. Nous admirons Alceste plus que nous ne l'aimons et son austérité serait plus efficace si elle s'accompagnait de bonne grâce. Quel bourru irait tout de go reprocher à la vieille Emilie la poudre et le rouge dont elle se couvre les rides ? Bien loin de la blâmer, j'avoue ingénument que sa lutte contre l'irréparable outrage des ans m'émeut, et son effort pour me plaire me flatte et me plaît.

Que de défauts la politesse atténue et fait pardonner ! Que de demandes importunes, de corvées pénibles, de refus douloureux nous sont par elle rendus supportables, parfois même agréables ! Combien les rapports d'égaux à égaux, de chefs à subordonnés, deviennent par son intermédiaire aisés et plaisants ! C'est une séductrice à laquelle on ne résiste guère et qui adoucit bien des rigueurs.

Mais sa beauté n'est pas seulement de façade ; on lui ferait tort en ne voyant en elle qu'un fard destiné à nous tromper sur la laideur des réalités. Elle set plus et mieux que la compagne aimable et enjôleuse des vertus revêches ; elle a ses mérites propres. Elle suppose chez qui la pratique des sentiments délicats, profonds même : la connaissance de l'âme d'autrui, de

ses faiblesses, l'intuition de ses désirs, le respect de ses pudeurs, ce tact qui fait deviner ce que l'on n'ose proclamer et vous épargne la honte d'un aveu pénible. Elle sait l'art subtil des ménagements ; elle a le don exquis de dire, sans blesser, les vérités nécessaires ; elle suppose par-dessus tout la science si rare de vivre avec ses semblables. C'est qu'elle est faite de cet esprit de tolérance qui, sans rien abandonner des droits souverains de la conscience, les exerce avec réserve, sans choquer les croyances du prochain. Elle est faite aussi de ce sentiment des nuances qui évite ou tempère les heurts des idées et rend discrets des conflits d'opinions où, sans toujours se convaincre, on s'éclaire et on apprend à s'estimer.

Par le respect qu'elle a d'autrui, elle nous fait respecter nous-même, et elle emporte tout doucement les préventions et les résistances qui se cabreraient devant la brutalité. Elle est la grâce des caractères virils qu'elle assouplit, la séduction de la vieillesse qui, par elle, continue à sourire et à plaire, un charme de plus à la jeunesse qui, sans elle, devient grossière et brutale.

Eh ! oui, jeunesse maladroite, dans la fougue de votre sang tout bouillant, vous ignorez trop souvent, et à vos dépens, ces délicatesses qui vous semblent faiblesses d'esprits rassis et de cœurs efféminés. Vraiment, quand on se presse à la porte du lycée ou dans l'étroitesse de ses couloirs, on songe bien à se ranger devant un homme âgé qui passe ou même à saluer le professeur que l'on croise ! Et l'on ne se dit pas que ce vieillard bousculé, c'est un être qui a vécu, c'est-à-dire travaillé, peiné, souffert, qu'en s'inclinant devant lui, c'est la vie que l'on salue, la vie avec ses grandeurs et ses misères, comme en se découvrant devant une femme c'est à la faiblesse et à la beauté que l'on rend honneur.

Ajoutez donc, jeunes gens, aux grâces de votre âge cette grâce suprême de la courtoisie qui rendra votre jeunesse vraiment séduisante, qui la fera aimer par ceux-là même pour qui elle est devenue un objet de regret et d'envie.

S'il n'est rien de plus pénible à endurer que la fréquentation d'un jeune homme malappris, quel spectacle plus charmant que celui d'un jeune homme aimable et poli, attentif à surveiller ses paroles comme ses actions, à tempérer la brusquerie naturelle de ses gestes, sachant tenir sa place en tout lieu, sans fausse timidité, sans bravade, déférant envers ses parents et ses maîtres, obligeant envers ses camarades, docile envers ses aînés, doux avec ses cadets, prompt à s'effacer devant un homme mûr, empressé auprès d'une femme âgée, comme pour lui donner encore l'illusion et la joie de la jeunesse !

Et vous parant de ce charme, qui sied mieux à votre âge qu'à tout autre, vous ferez de plus œuvre de bons Français. Je me refuse à admettre que l'habitude des combats, un long emploi de la force et parfois même de la violence, aient comme conséquence nécessaire d'endurcir les manières de ceux-là même qui ne se sont point battus et de nous faire perdre à tous cette politesse du ton et de la tenue qui ne va sans la délicatesse du cœur. Laissons à d'autres peuples cette déformation grossière. Pour nous, sachons qu'il n'est pas de plus belle parure à la virilité que la douceur. La courtoisie, je le répète, nous appartient en propre : la perdre, ce serait perdre un fleuron de notre couronne ; ce serait appauvrir notre patrimoine moral. Elle était, à côté de Beauté, de Richesse, et de Franchise, un des personnages bienfaisants du *Roman de la Rose*, et elle tendait la main à Raison pour conduire l'Amant dans le jardin d'Amour.

Toute notre littérature, faite de tempérament, de mesure et de tact, exhale un parfum de courtoisie, et il n'est pas jusqu'aux travaux de nos ouvriers manuels qui ne soient imprégnés de distinction et de politesse. Le paysan de chez nous n'est pas un rustre. Brutalité n'est pas française.

Dans ce vaste jardin où M. Blum vous a conviés à cultiver tant de nobles vertus, faites donc une petite place à cette jolie fleur de France qui pousse mal en terre étrangère : à la courtoisie.

Georges GENDARME de BEVOTTE

(1867-1938)

Ancien élève de l'École Normale Supérieure

Agrégé de lettres (1892)

Inspecteur de l'Académie de Paris (1920-1924)

Inspecteur général de l'Instruction publique (1924-1936)